



ROBERT SOLÉ

Né en 1946
Egypte/France

Né au Caire, Robert Solé est venu en France en 1964 afin de suivre des études de journalisme. Il a fait sa carrière au quotidien Le Monde, publiant essais et romans ayant trait pour la plupart à l'Égypte (Le tarbouche, Le sémaphore d'Alexandrie) ou consacré à quelques grands hommes (La vie éternelle de Ramsès II, Champollion, Sadate).

Une Soirée au Caire, Le Seuil, 2010 / Points

Le retour au pays et les retrouvailles de la mémoire pour un homme de retour en Égypte, sur les traces de sa famille après une longue absence...

Tout à l'heure à l'aéroport, empoignant ma valise pour la fourrer dans le coffre de sa Peugeot en ruine, le chauffeur de taxi m'a lancé un « Hello Mister », avant de se confondre en excuses :

- Qu'Allah me pardonne, ya bey ! Je vous avais pris pour un étranger.

Après tout, il n'était pas très loin de la réalité. Je suis sûr que mon regard me dévoile: au bout de tant d'années, il doit y avoir dans mes yeux quelque chose d'ailleurs, qui transparait.

J'ai évité de me distinguer davantage. Comme tout client mâle qui se respecte en Égypte, je me suis assis près du chauffeur, à la place du mort. Ici, seules les femmes meurent à l'arrière... Je n'ai pas tenté d'attacher la ceinture de sécurité poussiéreuse qui n'était là que pour la forme.

Le véhicule, aux relents d'essence, file en pleine nuit vers le centre du Caire. À chaque changement de vitesse, le moteur a l'air de suffoquer. Redoutant un brusque coup de frein ou une collision, je reste dans ma coquille, les fesses serrées. Je parle le moins possible avec le chauffeur pour éviter de le distraire, mais surtout pour ne pas trébucher sur les mots. En arabe, mon accent est parfait, c'est le vocabulaire qui me manque, et me trahit.

- Si je comprends bien, me disait l'un des égyptologues français, tu connais trop bien l'arabe pour mal le parler.

Les questions insistantes du chauffeur m'obligent à sortir de mon mutisme. Je me présente comme exilé en France depuis très longtemps, puis comme Français d'origine égyptienne. Ces définitions boiteuses, et la manière gênée dont je les formule, contribuent à brouiller mon image. Ne sachant plus à qui il a affaire, l'homme commence à me lancer des coups d'œil soupçonneux.

Ce voyage au Caire me ramène quarante ans en arrière, sur cette même route de l'aéroport, empruntée dans l'autre sens. C'était alors une autoroute dans le désert. On la reconnaît à peine. Tous ces bâtiments, surgis de part et d'autre, la dénaturent complètement.

Le taxi fonce dans la nuit. J'ai tout juste le temps d'apercevoir les villas d'Héliopolis sur la droite, le palais du baron Empain sur la gauche et, plus loin, éclairé *a giorno*, avec sa gigantesque coupole, le musée militaire commémorant la guerre d'octobre 1973.

- Nous sommes en 2003, me dit le chauffeur. Ça fait trente ans que nous célébrons la victoire contre Israël. Drôle de victoire, vous ne trouvez pas ? Quand on voit où nous en sommes aujourd'hui...

Je me contente d'un grommèlement. Pas question de me lancer dans une discussion politique.

- Quand on voit où nous en sommes aujourd'hui ! répète-t-il.

Où en suis-je, moi ? Je viens d'avoir cinquante-huit ans. C'est mon onzième ou douzième séjour en Égypte depuis que j'ai renoué avec mon pays d'enfance. Mais ce voyage-ci ne ressemble à aucun autre.

Robert Solé, *Une Soirée au Caire*, Le Seuil, 2010 / Points